

## Culture et mondanités dans le Grand Nord: ces dames de *Vindolanda*

Le Grand Nord, dans l'*Orbis Romanus*, atteint la frontière écossaise (55° lat. N.). En effet, après la conquête partielle d'Agricola, l'Écosse a été abandonnée vers 105. Comme la population turbulente des Highlands, les terribles Pictes, se ruait, de temps à autre, sur les riches terres du Sud pour faire du butin, il a fallu établir un barrage, en travers de l'île, le long du Stanegate. D'abord un système de forts en bois, puis en pierre, ensuite une ligne continue de fortifications au Nord de ces ouvrages défensifs: derrière un large fossé, une levée de terre, face aux envahisseurs. Avec un mur de pierre cantonné de tours, cela constitua le fameux Mur d'Hadrien, construit en 122-128 environ, de Carlisle (*Luguualium*, **211, 250**) \* à Newcastle (*Pons Aelius*), sur 117 km. Plus tard, Antonin bâtit un second mur, plus septentrional, là où l'isthme, entre Clyde et Forth, était le plus étroit: 60 km. Le danger venant à la fois du Nord et du Sud, cette fois des Brittons, notamment les puissants *Brigantes*, traités de *Brittunculi* (**164**) par les soldats, il fallut réduire le territoire à protéger en abandonnant ce second rempart sous Marc Aurèle.

Parmi les anciens forts, le *castellum* (**178**) qui nous intéresse est celui de *Vindolanda* (**225, 242, 338, 343**), c'est-à-dire «Blanchelande», pour reprendre l'appellation des romans bre-

\* Les chiffres en caractères gras donnent les références à Bowman/Thomas; cf. n. 3.

tons. Le nom latino-scandinave actuel, Chesterholm (Cumbria), signifiant «l'île du fort» (*castrum*), dénonce un terrain gorgé d'eau; au sud-ouest, dans un dépotoir, l'archéologue Robin Birley découvrit en 1973 un stock d'environ deux cents feuilles de bois qui gardaient miraculeusement des traces d'écriture à l'encre, en cursive ancienne, dans le sens du bois. L'humidité avait conservé non seulement le bois, mais aussi l'encre qui, au besoin, reparaisait sous l'action des infrarouges. On parle à leur propos inadéquatement de «tablettes», puisque celles-ci, beaucoup plus épaisses, sont creusées pour recevoir une couche de cire destinée à être incisée par un poinçon. Ces lamelles, évidemment fragiles, sont très minces: 1-2 mm et utilisent un bois fissile: aune, bouleau, chêne<sup>1</sup>. Les feuilles, de dimensions variables: 16-20 cm x 6-9 cm, sont découpées en forme de pages rectangulaires et pliées à la façon des diptyques; des trous permettent de les relier en accordéon. Le bois joue donc ici le rôle des *ostraka* méditerranéens. Depuis plus de vingt ans, les fouilles livrent sans cesse de nouveaux exemplaires, outre des tablettes cirées malheureusement réduites à leur bois, mais où des lettres, gravées au style, sont encore visibles. Ces documents sont extrêmement variés: pièces militaires, évidemment, inventaires, commandes et livraisons, mais aussi toutes sortes de lettres: informations, sollicitations, recommandations, remerciements, félicitations, vœux, affaires, invitations et rendez-vous<sup>2</sup>. Grâce à eux, Vindolanda s'anime en une fresque colorée de militaires: tribuns, préfets, centurions, *optiones*, *beneficarii*, décurions, soldats, mais aussi de commerçants, d'esclaves et de femmes d'officiers, tous et toutes connus par leurs noms; tout ce petit monde écrivait et, chose merveilleu-

1 R. Marichal, dans sa présentation de la découverte, *Journ. des Sav.*, 1975, 113-120, citait en particulier deux textes de Dion Cassius, 72, 8, et d'Hérodien, 1, 17, qui mentionnent l'usage du tilleul; en ajoutera l'emploi de *tilia* chez Dictys, *Prol.* 7, 2, 15 et 22.

2 Sur le genre épistolaire, H. Peter, *Der Brief in der römischen Literatur*, Leipzig, 1901 (reprod. 1965), reste excellent. P. Cugusi, *Evoluzione e forme dell' epistolografia latina*, Roma, 1963, tient compte des papyrus et des inscriptions (pp. 271-272 sur Vindolanda) et insiste sur les aspects linguistiques et stylistiques. Outre ses *Epistolographi Latini minores I-II*, Torino, 1970-1979, il faut mentionner son excellent *Corpus epistularum Latinarum papyris, tabulis, ostracis seruatorum*, Firenze, 1992, remarquablement à jour.

se, des archives méticuleuses ont conservé jusqu'aux brouillons des lettres <sup>3</sup>.

Entre 85 et 130, les archéologues distinguent cinq époques; la troisième, la mieux documentée, va de 97 à 103 et date du second fort en bois (95-125). Son apport essentiel consiste dans les archives de Flavius Cerialis, préfet de la IX<sup>ème</sup> cohorte milliaire montée des Bataves <sup>4</sup>, qui comprennent 66 textes (225-290), dont la datation est évidente, grâce à une lettre —ou plus exactement un brouillon (225)— qui mentionne nommément le légat (cf. 154), le consulaire (cf. aussi 248) Marcellus, dont la date d'entrée en charge est bien connue: 103 <sup>5</sup>. Il est piquant de retrouver ce même L. Neratius Marcellus dans la correspondance de Pline le Jeune (3, 8, 1) qui, la même année, l'avait alerté pour qu'il accorde un tribunat militaire équestre à son ami Suétone, lequel, tout bien pesé, préféra rester à Rome et déléguer ce périlleux honneur à son parent Caesennius Silvanus.

Cerialis, qui réside au *praetorium*, est un personnage important à Vindolanda, souvent sollicité et complimenté, mais sa femme, Sulpicia Lepidina, ne le lui cède en rien, en occu-

3 *The Vindolanda writing tablets* de A. K. Bowman et J. D. Thomas London, British Museum, 1994, rassemblent et complètent, sous une forme remaniée, les publications de 1983, 1987, 1990 et 1991, constituant l'édition définitive (nos 118-353, soit 236 textes; les nos 353-573 réunissent des fragments très courts). Sur la langue, on dispose d'une monographie exhaustive: J. N. Adams, «The language of the Vindolanda writing tablets: an interim report», *Journ. of Rom. Stud.*, 85, 1995, 86-134 (l'usage prudent de *interim* signale que les trouvailles continuent et qu'il subsiste des inédits); on verra aussi H. Petersmann, «Die Täfelchen von Vindolanda», dans Liescu/Marxgut (éd.), *Latin vulgaire - latin tardif III*, Tübingen, 1992, pp. 283-291. Bien entendu, je n'ajoute presque rien à ces deux ouvrages fondamentaux, où l'on trouvera toutes les références bibliographiques. Dans le texte, je n'ai signalé que les compléments problématiques. —Il faut aussi tenir compte des textes épigraphiques publiés d'abord dans CIL, VII et maintenant dans les *Roman inscriptions of Britain I*, Oxford, 1965 (sur Vindolanda, nos 1683-1722, en particulier 1700 *Vicani Vindolandenses —sic!*) et II, 1-8, Gloucester, 1990-1995, outre deux volumes d'*Index*. Abréviation usuelle: *RIB*.

4 Plus tard, on retrouve cette IX<sup>ème</sup> cohorte stationnée à Passau (d'où son nom: *Bataua*) et détachée à Weissenburg (*Biriciana*), où le préfet M. Victorius Provincia- lis a dédié une statue de Jupiter Très-Bon Très-Grand (Dessau, *ILS*, 9152). *Cerialis* est-il un Batave? En tout cas, il convient de se rappeler le cognomen de Petillius Cerialis vainqueur des Bataves en 70 et légat de Bretagne en 71.

5 Et plus précisément le 19 janvier, d'après un diplôme militaire, CIL, VII, 1193 = XVI, 48 = *RIB*, II, 1, 2401, 1.

pant de son côté une place brillante dans cette petite société. Elle est très liée avec d'autres dames qui lui écrivent, en particulier avec sa meilleure amie, Claudia Severa, femme du préfet Aelius Brocchus<sup>6</sup>. Cette correspondance féminine constitue une grande première en latin, si l'on excepte la célèbre lettre de Cornelia, mère des Gracques, à Gaius, que Cornelius Nepos a conservée. Comme on sait, les femmes de lettres sont fort rares à Rome: seulement Sulpicia, la contemporaine de Tibulle, puis deux autres poétesses, appelées aussi Sulpicia, l'une sous Dioclétien, l'autre vers 400, qui usurpe la personnalité de la précédente; enfin la fameuse Égérie, dans sa passionnante relation d'un pèlerinage en Orient.

Le *corpus* des lettres féminines, à Vindolanda, sans être abondant, est donc notable, parce qu'il est unique en son genre. Cette correspondance nous renseigne sur l'intimité des familles et la vie des ménages dans une garnison perdue tout au nord de l'Empire, dans une région mal pacifiée où les dangers sont réels (cf. 164) et où le confort des baraquements en bois est précaire. N'oublions pas la violente insurrection des Brigantes, en 118, cause de l'édification du mur d'Hadrien. On savait par les chaussures trouvées sur place qu'il y avait des femmes et des enfants; il est fait mention (291) du jeune fils, *filiolus* de Severa, quant à *pueros tuos* (260), ils peuvent aussi représenter, dans l'argot des camps, les soldats de Cerialis, «tes gars». Lepidina, la coqueluche de Vindolanda, nous allons le voir, n'a pas laissé de lettre personnelle, à l'exception d'un curieux brouillon, sans doute de la plume de son mari (227), qui évoque, avec force ratures, des excuses, vraies ou fausses: l'anniversaire, *natalem*, de Cerialis, *Cerialis mei*, cédant la place à son état de santé, *ualetudinem*, ce qui n'empêche pas sa cordialité: *tibi* (remplaçant *uobis*) *de animo!* Cette dame importante occupe une grande place dans la correspondance de son mari, où on lui marque les plus grands égards: 247 *Lepidynam tuam a me saluta* «salue de ma part ta chère Lepidina» ou encore 288 *Lepidynam tuam [saluta]* précédant *uale mi domine karissime* «porte-toi bien, mon très cher maître», de même que 274 *Lepi-*

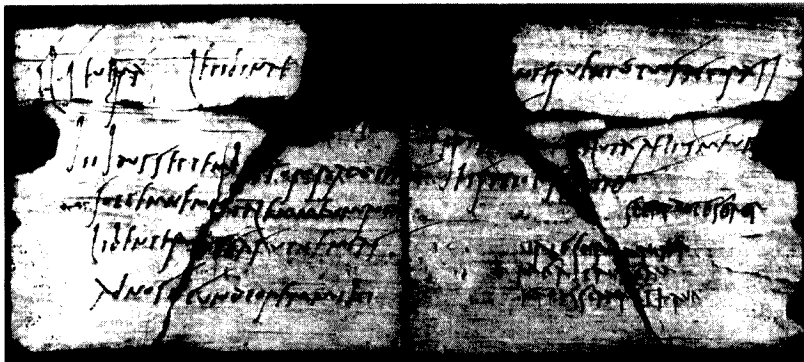
6 *Brocchus* «dont les dents avancent» est un adjectif d'origine gauloise, cf. fr. *broc*, *broche*, *brochet*.

*dinam tuam saluta*; Valatta, une autre dame, dans une supplique à Cerialis, invoque l'intervention de son épouse: **257** *rogo, domine, remittas austeritatem tuam et per Lepidinam quod [peto] mihi concedas* «je te demande, maître, de te relâcher dans ta sévérité et de m'accorder ma requête par l'entremise de Lepidina»; ailleurs, **263**, elle porte le titre de *domina mea* «madame».

Elle reçoit aussi directement du courrier, par exemple d'une certaine Paterna (?): **294** *Pater]na Lepidinae [suae] salutem; ita sim salua, domina, ut ego duas an[tidotos] feram tibi alteram [...] alteram febric[ulae]* (la suite est très incomplète) «Paterna à sa chère Lepidina, salut; sur ma santé, madame, je t'apporterai deux remèdes, l'un [...], l'autre contre la fièvre». L'épouse semble être quelque peu valétudinaire, comme son mari (cf. **227**).

Mais sa correspondante la plus attentive est Claudia Severa. D'abord dans un fragment autographe, qui donne le ton: **293** (cf. **291** et **292**) *uale an[ima mea], soror karissima; [...] [a] Seuera* «porte-toi bien, mon âme, sœur très chère; [...] de la part de Severa». Ensuite deux longues lettres, copiées par un excellent secrétaire, à l'exception d'un tendre post-scriptum autographe, comparable aux effusions de **293**.

**291.** Invitation à un anniversaire. L'anniversaire de Severa, le 11. IX. 103.



1. *Cl.(audia) Seuerá Lepidinae [suae] salutem.  
III Idus Septembres, soror, ad diem sollemnem \ natalem meum rogó \ libenter faciás ut uenias \ ad nos, iucundio rem mihi*

- II. [*diem*] *interuentú tuo facturá si* | [*aderis*]. | *Cerialem tuum salutá. Aelius meus [eum]* | *et filiulus salutant.*  
 (en bas à droite, main de Severa) *Sperabo te, soror, | uale soror, anima | mea, ita ualeam, | karissima, et haue.*  
 (au dos) *Sulpiciae Lepidinae | Cerialis, | a Seuera.*

«Claudia Severa à sa chère Lepidina, salut.

Le 3 des Ides de Septembre (11 septembre), ma sœur, je te demande d'avoir la gentillesse de venir chez nous pour célébrer mon anniversaire; ta visite me rendra ce jour plus agréable si tu es là. Salue ton cher Cerialis. Mon cher Aelius et mon petit garçon le saluent.

Je t'attendrai, ma sœur, porte-toi bien ma sœur, mon âme, sur ma santé, très chère, et bonjour.

À Sulpicia Lepidina épouse de Cerialis, de la part de Severa».

Le diptyque (22, 3 x 9, 6 cm) est complet, l'écriture (cf. encore 243, 244, 248) très soignée; on notera les six *apices*, tous placés sur la voyelle finale —longue ou brève— de mots importants *Seuerá, rogó, faciás, interuentú, facturá, salutá*<sup>7</sup>. L'abréviation du gentilice, traité comme un prénom: *Cl.* se rencontre à partir du II<sup>ème</sup> siècle<sup>8</sup>. Le post-scriptum seul relève de la main, plus maladroite, de Severa: le fait est capital, elle est instruite (de même 292 et 293). Langue correcte: *sollemnis natalis* se rencontre aussi chez Horace, *Od.* 4, 11, 17-18 et, au superlatif, chez Fronton, *Anton.* 1, 2, 1 (p. 96 N.), *ad nos ueni* et *interuentu* chez Cicéron, *Att.* 4, 2, 5. Le *happy birthday* est bien acclimaté (cf. 227)! *Filiulus* —comme *filiola* chez Cicéron— est peut-être plus affectueux (*fiston*) que vraiment diminutif. Le génitif seul, tel que *Cerialis*, sans *coniux (uxor)*, est usuel. Le post-scriptum si affectueux et si pressant (Lepidina se fait supplier!), appelle quelques observations: *sperare*, avec un nom de divinité ou de personne, signifie «mettre ses espoirs en, compter sur»: Plaute, *Mil.* 1203 *deos sperabo teque*; ici on peut traduire par «attendre», comme dans le participe *speratus* (Plt. *Amph.* 676, cf. *expectatus*, 679) et dans le français régio-

7 Dans ce texte, comme dans le suivant, les *apices* sont placés sur des voyelles finales longues ou brèves. Assurément les neutralisations quantitatives à la finale absolue vont bon train à cette date, mais l'*apex* dans ces conditions ne marque pas une voyelle longue, il n'exerce qu'une fonction démarcative. Voir P. Flobert, dans Calboli (éd.), *Latin vulgaire-Latin tardif II*, Tübingen. 1988, pp. 101-110.

8 R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4<sup>ème</sup> éd., Paris, 1914, p. 48.

nal. L'emploi répété de *soror* répond au *frater* des soldats, qui semble être de rigueur: on sait que les deux termes ont passé de l'armée dans le latin des chrétiens et dans les langues romanes (fr.; it. *suora, frate*), de même que *frater karissime* (247, 331; cf. *car-* 255) «mon très cher frère»<sup>9</sup>. *Anima mea*, déjà vu, peut-être, en 293 et repris en 292, répond au *mi anime* de Plaute et de Térence; mais *mea anima* est attesté chez Cicéron, *Fam.* 14, 14, 2; 14, 18, 1. *Ita ualeam* est une variante abrégée de la corrélation *ita* (subj.) ... *ut* (indic.) ..., «que je ... aussi vrai que», rencontrée en 294; c'est un tour de la langue parlée exprimant une dépréciation: Cic. *Att.* 5, 5, 2 *ita uiuam ut ... facio* (aussi *ita uiuam* seul, intercalé comme une interjection, Cic. *Fam.*, 2, 13, 3 «sur ma vie») <sup>10</sup>. Autre formule d'adjuration: *ita me di ament ut*, Plt. *Bacch.*, 111. *Karissima* conserve l'orthographe archaïsante devenue majoritaire; autre archaïsme, assez inattendu, *haue* «bonjour!»

## 292. Rendez-vous.

a) I. ...] *salutem. Ego, soror, sicut tecum locuta fueram et promiseram ut peterem a Brocchó et uenirem at te, peti et respondit mihi <i>ta corde semper licitum uná*

b) II. ...] *quomodocumque possim at te peruenire. Sunt enim necessariá quaedam quae*

III. ... *Per familia]rem meum epistulas meas accipies quibus scies quid sim actura. Haec nobis*

c) IV-V ... *aeg]ra eram et Brigae mansura. Cerialem tuum a me saluta.*

(b verso, main de Severa) *Vale, mea soror karissima et anima ma desideratissima.*

(c verso) *Sulpiciae Lepidinae Cerialis a Severa B[rocchi].*

«] Salut. Quant à moi, ma sœur, comme j'en avais parlé avec toi et avais promis de faire la demande à Brocchus et de venir te trouver, j'ai fait ma demande et il m'a répondu que la

<sup>9</sup> Autre récupération du *miles christianus*, le terme méprisant *paganus* «civil, pékin» littéralement «paysan», appliqué aux «païens», à la place du calque grec (et hébreu!) *gentilis*.

<sup>10</sup> Cf. Hofmann/Szantyr, *Lat. Synt. und Stil.*, p. 634 e; Cugusi, *Evoluzione* (v. n. 2), pp. 81-82.

permission permanente m'était cordialement accordée, en compagnie de [...], de quelque façon que ce soit, de venir te trouver. En effet, il y a des choses indispensables que [...]. Tu recevras, par mon homme de confiance (?), mes lettres par lesquelles tu sauras ce que je compte faire. C'est pour nous [...]. Je suis malade (?) et je dois rester à Briga. Salue de ma part ton cher Cerialis.

Porte-toi bien, ma très chère sœur et mon âme, dont l'absence me pèse tant.

À Sulpicia Lepidina, épouse de Cerialis, de la part de Severa, épouse de Brocchus».

C'est le texte le plus long, constitué de trois diptyques: a) 19 x 3,1 cm; b) 19,3 x 3,6 cm; c) 9,6 x 3,2 cm, le troisième, mutilé, étant beaucoup plus court; le premier diptyque, par exception, est écrit en travers; il manque la colonne de gauche (= IV) du troisième. Là aussi, un post-scriptum affectueux de la part de Severa, très comparable à celui de **291**. Le secrétaire —différent de celui de **291**— a marqué d'un *apex* les voyelles finales de *Brocchó*, *uná* et *necessariá* —mots importants, sans tenir compte des quantités vocaliques. La lettre —comme l'adresse— montre l'extrême dépendance des femmes par rapport à leurs maris, d'ailleurs très conciliants. Les deux amies ont des confidences à se faire de vive voix (rétablir *sunt dicenda* à la fin de II?), trop intimes (santé?) pour être écrites ...

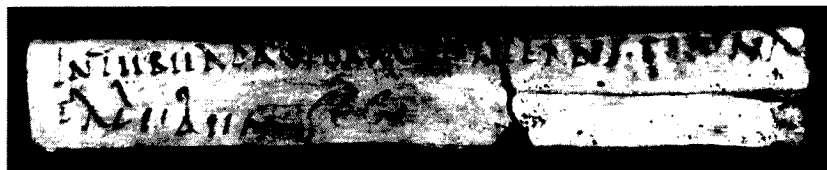
Quelques observations: *locuta fueram* pour *eram* est surcaractérisé, chose banale sous l'Empire; *peti*, pour *petii*, est contracté (un exemple de Cicéron, *Fam.* 15, 15, 3 *petisti*, ensuite Ovide, Sénèque, Lucain, etc.); *corde*, unique et peu sûr, est à rapprocher de **227** *de animo* et de quelques emplois de Plaute, *Capt.* 420 ou de Virgile, *Aen.* 6, 675; *quomodocumque* (depuis Cicéron) est assez rare; *at te* reflète la prononciation réelle avec accommodation (mais cf. **248**, n. 15); noter les participes futurs *actura* et *mansura*; *Jra* postule peut-être *aegra* (nous l'avons vu, on est souvent malade à Vindolanda)<sup>11</sup>; *eram* est sans doute un imparfait épistolaire; *Brigae* est au locatif, comme en **190**,

<sup>11</sup> Cf. plus haut **227** et **294**, outre **156** *medicus* et *hospitium*, **155** *ualetudinarium*; le souhait *uale* garde son contenu!



toponyme celtique bien connu («mont»; cf. les *Brigantes* et fr. *Brigue, Brie*); enfin *ma*, pour **291** *mea*, a plus de chance de répéter la fin de *anima* que de fournir un vulgarisme <sup>12</sup>.

En conclusion, il faut souligner l'apport de ces lettres de femmes à notre connaissance de la vie familiale dans les camps et du niveau d'instruction: les enfants vont certainement à l'école (on n'a encore trouvé que des styles) et les femmes sont instruites. Chaque découverte récente, à La Graufesenque, à Vindolanda, à Karanis, à Bu Njem, ou ailleurs encore, apporte un démenti à la thèse minimaliste de W. V. Harris sur l'instruction dans l'Empire Romain <sup>13</sup>. Le niveau de toutes les classes de la société est très supérieur à celui de la France dans la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, après la destruction par les Révolutionnaires du système éducatif de l'Ancien Régime, presque totalement assuré par des ecclésiastiques ruinés, massacrés ou persécutés par les «Patriotes». À cela s'ajoute, comme on le voit à Vindolanda et dans les autres confins, l'extension géographique: la pénétration du «lettrisme» est véritablement inouïe <sup>14</sup>. Virgile a même fait l'objet d'un jeu de plume, en capitale rustique, écriture livresque, au dos d'une «tablette» (illustration 2):



**118.** *interea pauidam uolitans pinnata <per> u<r>bem* (*Aen.* IX, 473), la graphie par *pi-* est incorrecte, faute vénielle,

<sup>12</sup> Un exemple de *ma*, prototype du fr. *ma*, apparaît dans un papyrus contemporain: *CPL*, 254, 34 *mater ma*; alors que Claudius Terentianus écrit aussi *tus* et *sum*, on doit penser, de la part de Severa, à un simple *lapsus calami*. Le témoignage de Virgile le Grammairien, *Epit.* 6, 6, est très tardif: VII<sup>ème</sup> siècle.

<sup>13</sup> *Ancient literacy*, Cambridge (Mass.), 1989.

<sup>14</sup> Cf. A. K. Bowman, *Life and letters of the Roman frontier*, London, British Museum, 1994. Rappelons que la plus ancienne lettre latine manuscrite émane de l'esclave Phileros, *CPL*, 246 = *Epistol.*, II, 1, CCIII, p. 399 (Cugusi; v. n. 2).

car la confusion de *penna* «plume» et de *pinna* «merlon» est courante; il manque aussi un mot et une lettre. On s'est encore demandé si **121**, très altéré, ne contenait pas *belli re[gn]a* (*Aen.* XII, 567)... Cela prouve qu'à Vindolanda on ne se contentait pas d'écrire, à tous les niveaux, mais qu'on lisait aussi les grands auteurs <sup>15</sup>.

PIERRE FLOBERT

Université de Paris-Sorbonne

15 Ce qui a déjà été dit de Cerialis et de Lepidina laisse entendre que leur santé, comme leur moral, se ressentait du climat rigoureux de Vindolanda. Une lettre (ou plutôt, ici encore, un brouillon) de Cerialis à Grattius Crispinus, **225**, lui demande instamment d'intervenir, *quomodo uoles imple quidquid de te exspecto*, auprès du légat, *Marcellum clarissimum uirum consularem meum*, pour obtenir, par son entremise, une affectation agréable, *ut beneficio tuo militiam possim iucundam experiri*. On voit que Pline le Jeune n'était pas le seul à le solliciter. Cette démarche était connue, puisque ses amis Valerius Niger et Brocchus, **248**, adressent à Cerialis leurs vœux les plus chaleureux: *óptamus, frater, it quot acturus es felicissimum sit*, quand il rencontrera, à brève échéance, le consulair, *consulari nostro utique maturius occures*. Joignons notre prière à la leur, *precari*, pour l'amour de Lepidina, et relevons encore quelques faits grammaticaux: l'*apex* initial de *óptamus*, clairement démarcatif, et la parataxe au subjonctif, les sourdes de *it quot* qui reflètent la prononciation réelle, enfin l'archaïsme *quom* de la ligne 6: eux aussi ont dû lire Virgile, entre autres, à l'école.